



# RUMEUR ET PETITS JOURS

## ENTRETIEN AVEC RAOUL COLLECTIF

**Henri Michaux, la Société du Mont-Pèlerin, le situationnisme, la pensée cosmogonique des Indiens huichols au Mexique, une émission de radio : les sources très diverses de votre dernière création ont toutes un rapport certain avec des systèmes de pensée.**

**Raoul Collectif** : Au départ, nous avons envie d'interroger la pensée dominante et ses mécanismes. La Société du Mont-Pèlerin nous paraissait exemplaire. Il s'agit d'un groupe d'intellectuels qui se réunit dans un contexte historique donné, en 1947 juste après la seconde guerre mondiale, et qui parvient progressivement, sans que l'on s'en rende compte, à influencer la marche du monde. Si nous vivons aujourd'hui dans cette société néolibérale, c'est parce que ces personnes se sont regroupées pour contrer un ordre qui ne leur convenait pas. Ils souhaitent s'opposer au collectif alors incarné par le socialisme soviétique qui n'est pas sans évoquer l'idéal révolutionnaire et artistique du situationnisme. Ce qui nous a intéressés, c'est que les membres de cette société ont eu besoin de constituer un groupe pour prôner l'individualité en travaillant sur le terrain de la pensée. Ils savaient qu'en changeant les idées, en créant des idées, ils allaient recréer l'Histoire. Nous avons également pensé à des émissions de radio, comme *Table d'écoute* en Belgique ou *Le Masque et la Plume* en France, au cours desquelles des chroniqueurs échangent avec une certaine érudition. Nous nous sommes mis à la table pour commenter un aphorisme d'Henri Michaux extrait de *Poteaux d'angle* : « Faute de soleil, sache mûrir dans la glace. » Nous cherchions à voir ce que nos réflexions pouvaient générer par le simple fait de nos perceptions mentales.

**Peut-on aussi y déceler une critique du phénomène contemporain de perte, d'attrition du langage qui paralyse la pensée faute de ressort pour l'exprimer ?**

Si quelque chose nous unit, c'est bien une forme de déception par rapport à l'état du langage. Nous nous passionnons pour des émissions comme *Table d'écoute*, *le Masque et la Plume* ou les discours des hommes politiques des années 1950 et 1960, et pourtant nous considérons qu'un beau langage ne doit pas appartenir au passé mais être dans le présent. Le spectacle a aussi été conçu à partir d'un épisode de notre voyage au Mexique où nous avons rencontré des Indiens huichols qui vivent dans un tout autre système de pensée. Pour eux, le soleil ne se lève pas au même endroit que chez nous. Essayer de se mettre en contact avec cette pensée est une des forces de ce spectacle pour lequel nous nous sommes demandé comment le fait d'aller à la rencontre de ce qui est inconnu permet de nous déplacer. Nous pensons que de nombreuses alternatives au monde dans lequel nous vivons seraient possibles si nous avions moins peur d'aller à la rencontre de l'inconnu, ne serait-ce que dans un cadre philosophique et pas seulement économique. On a tendance à l'oublier, tous. Le renforcement de la pensée unique exprimée et diffusée par les sociétaires du Mont-Pèlerin est une des conséquences de cet oubli collectif.

**Dans la pièce, les chroniqueurs radio sont pris dans une attaque institutionnelle, leur émission est mise à mal et va bientôt s'arrêter. Ils résistent à cette attaque en lui opposant des poèmes.**

Nous nous sommes demandé comment relativiser et *déforcer* la pensée dominante. La poésie nous ouvrirait un espace à opposer à la rationalité du langage des technocrates mais aussi à la rationalité des phénomènes sociaux que nous interrogeons dans la pièce. Simplement par des petits décalages. Ceux-là même qui ont permis à Henri Michaux de retourner à une autre conception du monde. Nous n'abandonnons pas le champ de la pensée car le théâtre est aussi cela : créer des formes qui convoquent l'imaginaire, conçoivent et investissent la pensée. Si aujourd'hui la pensée néolibérale exprime clairement qu'il n'y a pas d'alternative à toute une série de phénomènes sociaux, comme l'austérité économique en politique, c'est que cela a été savamment exprimé et diffusé. C'est le fruit d'un travail sur l'idéologie et la parole.

## **D'où l'incarnation de TINA, « There is no alternative » (Il n'y pas d'alternative), un slogan politique et économique ?**

TINA est l'arme idéologique inventée par une minorité pour imposer ses choix. Une arme qui a servi à Margaret Thatcher ou Ronald Reagan et qui a été la cause de la crise de 2008. Nous avons envie de la voir face à nous, parler elle-même car elle s'exprime toujours à travers les autres. Nous voulions pouvoir la triturer, la manipuler, en approcher les limites, tester des choses avec elle. Peut-on la tuer ? Peut-on la faire changer d'avis ? Peut-elle exprimer clairement ce qu'elle est ? Comment la comprendre pour pouvoir la dépasser, pour essayer de voir comment la contourner dans l'avenir ? Il ne faut pas oublier que TINA est un argument de terreur qui bloque la conception du monde et légitime une certaine forme de violence des idées par le langage. C'est une idée terroriste qui empêche toute autre chose d'exister. C'est la violence de la pensée unique qui est la pire des violences qui puisse exister : unilatérale et qui n'admet aucune autre forme de pensée. Une violence qui a des frontières occidentales, mais aussi Nord-Sud, qui exploite le tiers-monde. Une idée qui défend des causes et des objectifs clairs : maintenir l'écart entre les riches et les pauvres pour conserver l'hégémonie patrimoniale d'une classe intellectuelle et économique précise. TINA soutenu Pinochet au Chili au nom de la liberté et a ainsi éliminé un certain nombre d'alternatives au régime qui auraient pu déboucher sur d'autres modèles politiques. La violence de TINA est très concrète. Demandez aux Grecs à qui l'Europe refuse de mettre en œuvre clairement leur vote démocratique, ou aux acteurs de la vie culturelle qui, comme les chroniqueurs de notre spectacle, disparaissent sous l'effet des coupes budgétaires...

## **En cinq ans, vous avez créé deux spectacles, ce qui n'est pas commun. La forme de votre compagnie, un collectif, est-elle un moyen d'investir ce terrain de la pensée, tout en générant de nouvelles temporalités, de nouveaux langages, de nouvelles modalités d'être ensemble ?**

Notre méthode de travail incite tous ceux qui participent de près ou de loin au spectacle à devenir des créateurs. Ce qui est remis en cause, ce n'est pas la position du metteur en scène ou des acteurs mais la séparation des fonctions et des méthodes traditionnellement attachées au metteur en scène, au scénographe, au costumier... Chacun est auteur du spectacle. C'est pour cela que nous ne travaillons pas à partir de textes. Pour échapper à une certaine fixité qui menacerait notre façon de concevoir la création, cloisonnerait notre attitude. Par ailleurs, nous avons la chance en Belgique de ne pas avoir à supporter une tradition théâtrale aussi forte qu'en France. Nous accouchons d'un texte, sans penser au texte. Nous pensons d'abord en termes de projections sur le plateau, de jeux, d'images, de sensations à partir desquels se construit du texte, les dialogues, une pièce au sens littéraire. La question du texte n'est pas du tout préoccupante ! Ce qui nous importe, c'est de raconter des histoires. Dans *Rumeur et petits jours*, nous sommes aussi partis de cette phrase : « La grande masse des gens ne pense pas, il faudrait penser pour eux. » Nous, on procède par l'inverse en disant que nous sommes tous des penseurs, des philosophes. Si on parle de la société, on constate qu'il reste peu d'espaces où prendre le temps de s'écouter, de prendre en compte les arguments et les idées de chacun pour construire quelque chose, de dépasser les limites de son talent. Les moments que nous passons ensemble au plateau permettent de sortir de ce modèle. C'est vrai que cela prend du temps. Mais ce temps permet à une nécessité de se transmettre à tous les membres du groupe. C'est le temps de la pensée, du rêve, qui débouche sur de la littérature, des idées. Nous avons mis deux ans à créer notre premier spectacle, *Le Signal du promeneur*, et il nous semblait tout à fait normal qu'il faille autant de temps pour créer le second. Notre méthode de travail consiste à passer du temps ensemble, un temps dont on ne peut pas forcément tirer une utilité immédiate. Pour nous, il est important de rencontrer un scientifique, de marcher dans le désert au Mexique, d'aller à la rencontre d'un peuple indigène. C'est un temps que nous affirmons être nécessaire à la création de territoires communs.

Propos recueillis par Francis Cossu



**6 AU 24 JUILLET 2016**

Tout le Festival sur [festival-avignon.com](http://festival-avignon.com)  
f t i s #FDA16

